

## Œil cerf-volant

*J'aurais voulu écrire un texte théorique qui exprimerait ma démarche artistique, qui expliquerait pourquoi... pourquoi la peinture, la poésie, la musique; pourquoi je m'adresse à de jeunes enfants, à des personnes autistes; pourquoi j'exerce mon métier dans un "quartier défavorisé", dans un hôpital ou un centre de soins, tout autant que dans un théâtre ; pourquoi l'art devrait être quelque chose de simple, et néanmoins un bien précieux appartenant à tout le monde; pourquoi et comment le très jeune enfant réinvente le monde, l'humanité entière, combien il est avide de pensée. Il m'aurait fallu étayer mon propos l'illustrer avec ces récits dont j'ai l'habitude.*

*Mais les mots sont venus autrement, rêveurs, flânant apparemment sans direction.*

*Il m'est difficile en effet de prétendre construire des -raisonnements et des démonstrations; mon travail n'est pas de savoir, mais de questionner. Je ne suis qu'un montreur d'illusions: un imagier.*

*Et pourtant à bien y regarder, il me semble avoir traité mon sujet, passant par le chemin détourné d'une interrogation sur le regard, tentant de débusquer ce qui se cache derrière l'évidence de voir*

Je suis des yeux le vol d'un papillon,  
mon regard est un fil,  
je suis un cerf-volant.

Je fabrique des cerfs-volants, (films, sculptures, spectacles), avec du rien, une feuille de papier, des brindilles, du vent, des odeurs, et quelque chose par delà les mots, ou bien les mots d'un poème, une musique entre des grains de sable, un fil invisible qui me tient au plus profond, un regard peut-être, à donner.

Je te confie le fil au bout duquel volent mes images.  
Il me faudrait deviner l'art des oiseaux  
tout autant que connaître ta main pour  
faire un cerf-volant que tu puisses laisser voler le plus loin possible  
sans perdre le fil.

§

Voir. Regarder.  
La chose est-elle si simple que de / tirer un rideau  
/ soulever une paupière  
et la lumière rentrerait à flots, l'image aurait toujours été là?

Ou bien, rien  
qu'un miroir glacé qui réfléchirait la lumière sans la percevoir. Le monde se refléterait dans nos yeux sans prendre vie et resterait à distance muette.

A quelle distance puis-je exister dans tes yeux? Cette lecture que tu suis me donne-t-elle une présence? Que lis tu sur mon visage, jusqu'où sais-tu lire?  
Est-il possible de lire une image, la lire absolument?

Giacometti, Rimbaud, Van Gogh... tous voulaient voir, ne clamaient autre chose que leur volonté de voir.

Œil libre.

Quel espoir fabuleux! Ni croyances, ni dogmes: tenter simplement de voir!

C'est-à-dire avoir déjà l'intuition d'un certain aveuglement.

Tout commence par là: volonté de percer le -voile de l'évidence, sensation d'une chose que l'on ne distingue pas encore, un sens, une direction confuse, l'appétence d'un objet inconnu mais déjà désiré.

Goût de voir.

Et si... je ne désirais rien, rien d'autre que de ne pas, ne pas voir, ne pas désirer, ne pas être autre chose que ce que je suis, ce que je fus, ce que je ne veux pas cesser d'être et ne suis déjà plus.

Alors mon regard paraîtrait silencieux, muet. Il serait une béance inacceptable, dangereuse, terrible plaie ouverte sur la vie, sur le vide.

Et pourquoi donc la vie ne nous apparaît-elle pas vide?

Il me faudrait interroger ce regard qui scrute le mien, pour savoir, peut-être. Il me suffirait peut-être de chercher cet autre regard qui chercherait le mien: nous reconnaître.

§

Nous reconnaître  
de part et d'autre de l'image, de la scène, de la vie

Je ne suis pas un acteur, tu n'es pas un enfant  
pas seulement.  
Par delà nos regards, se trouve un point vers lequel converge chaque œil  
point unique, infini  
point de fuite / point de vue

Tendre nos yeux jusque là  
et nous reconnaître

§

Miroir.

Ta pupille est ce miroir dans lequel apparaît mon image, mon visage, (se considérant lui-même) au travers de ton œil.

Miroir.

Puis-je me considérer sans ce miroir de ton regard? Suis-je autre chose que cet être minuscule qui se mire dans tes yeux?

Miroir.

Ton œil est la peau de mon image, l'endroit où s'arrête la lumière de mon corps, à l'envers d'un touché, l'endroit où je commence à exister hors de toi.

Le petit enfant peut-il exister sans le regard de sa mère?

Nous nous regardons dans les yeux, dans le fond des yeux. Pourtant je ne saurai dire la couleur de ta pupille, je regarde au delà.

C'est toi que je cherche au travers du miroir liquide de ton œil.

Toi, cet être énigmatique (et invisible) qui habite ton regard.

La mère regarde son enfant, de ses yeux elle lui prête vie et sens.

Premier regard/ seconde naissance; non plus celle de la chair, mais celle de l'être  
une naissance mutuelle.

Les yeux s'arrêtent sur un mystère, l'inviolabilité d'un for intérieur:  
une altérité.

Ma conscience serait-elle autre chose que ce miroir intérieur, qu'aurait laissé l'empreinte de tes yeux

§

Lorsque le marionnettiste repose sa marionnette et la quitte des yeux, elle survit quelques instant puis meurt. Son corps inerte n'est plus qu'un objet.

J'ai besoin de ton regard  
que tu tiennes le fil.

§

L'horizon est la peau de mon regard, qui enserre chaque instant; je la touche du bout des yeux.  
Etre vivant jusqu'au bout des yeux.  
J'avance, l'horizon se déplace.  
Il y a des frontières, des falaises où le regard s'arrête.  
Aller jusqu'au bout,  
interroger chaque faille, palper les murs, le ciel, la terre  
et s'échapper encore.

Ne pas mentir  
il faudrait pouvoir être lucide en chaque regard  
ou bien non  
être seulement présent  
aveugle écarquillé  
jusqu'au bout des yeux  
vers l'inconnu.

Je suis allé m'asseoir à côté d'une jeune fille autiste.  
Simplement là, à l'intérieur du même instant, du même paysage: rien, quatre murs. une table, rien.  
Avec des brindilles et des étoiles d'anis, j'ai dessiné un jardin carré, à l'intérieur duquel j'ai mis une pierre.  
Paysage.  
Paysage intérieur. Nous partageons le même instant.  
Je n'avais rien à répondre à l'autisme, à cette fin de non-recevoir adressée à l'univers entier.  
Je n'ai rien non plus à répondre à la vie, au vide de l'ennui, à la mort que l'on croise, aux heures qui passent.

Je ne savais qu'être là.  
Rien de plus, et c'était tout:  
quelque chose de précieux, quelque chose d'impossible possible, être ensemble, simplement, comme un miracle qui nous  
appartiendrait.

§

Suspendre un instant, tel un papillon, un cerf-volant.

Qui  
de toi ou moi  
tient le fil?

§

Et c'était fragile. Il suffisait d'une ombre dans le regard, la brusquerie d'un instant et tout pouvait basculer.

Œil à vif  
pupille écorchée  
il n'est plus de frontière d'avec le monde  
que le cauchemar submerge, soudain  
et soi  
et tout.

Rester là pourtant  
suffirait  
serait tout  
offrir une peau  
une corne  
qui résisterait à l'effroi  
ferait face à la gorgone.

Alors je ne regardais pas la peur qui montait. Par delà le miroir de ses yeux, je ne voulais voir que l'enfant, qui appelait.  
Elle s'agrippait à mon regard, nous tentions l'un et l'autre de ne pas lâcher cette corde.

§

Au bord du réel se pencher  
pour regarder  
se tenir en équilibre  
une corde tendue de part et d'autre,  
sur laquelle avance un impalpable funambule.

Au bord de la scène  
se tenir en équilibre.  
Ne pas lâcher la corde.  
Et que le temps s'arrête  
une éternité  
qui déjà se referme.

Chaque image est l'écrin d'un instant, une boîte qui se ferme trop vite.  
Des boîtes, un nombre infini de boîtes, reliées les unes aux autres.

Collection d'images.

Que chaque boîte renferme et garde un secret.

Je ne vois pas le théâtre autrement qu'une tentative d'exister.

Que la boîte ne se referme pas sur du vide, mais sur un secret, quelque chose d'intime que nous partagerions.

§

L'habitude

l'habitude est une peau qui recouvre la pupille, m'enferme dans les horizons de mes souvenirs.

Persistance des formes, choses, êtres qui pénètrent mon œil, gravent leur contour au fond de ma rétine, toujours plus profond, jusqu'à disparaître: se fondre en moi.

Le nouveau-né voit, mais ne regarde pas,  
pas encore.

Je regarde, mais sais-je encore voir.

L'habitude, l'habitude est la peau dont je recouvre mon regard. Je ferme les yeux d'autres images me viennent. Je ferme les yeux, et je fini par disparaître. Les images s'associent librement, tissent des liens inconnus. Demain je sourirai sans savoir pourquoi; je regarderai d'un œil nouveau une chose que je n'avais encore jamais vue; une crainte diffuse, une inquiétude me poursuivra peut-être, sans que je sache d'où elle vient. Quoi d'autre que nos rêves pourrait résoudre le paradoxe du voir et du regarder?

Quelque chose en nous, rêve et continue de rêver, habite nos yeux.

§

Suffirait-il de / fermer les yeux

/ tirer un rideau

pour ne plus rien voir, et que l'image n'ait jamais été?

Ce papillon était-il le mien,  
le tien?

Chaque enfant tient un cerf-volant dans sa main, fragile trésor qu'il nous confie le temps d'une présence, d'un spectacle, d'un instant.